

Nous retrouvons l'abri où nous avions déposé nos affaires avant de partir en reconnaissance. Il n'y a plus rien. Les Russes sont passés par là : ils doivent être encore plus affamés que nous ! Ils ont pris tout ce qui pouvait être mangé sans emporter les casseroles, les couverts et les gourdes. Maintenant, nous sommes avertis : les Russes sont dans les parages. Il faut que nous restions sur nos gardes. Il fait extrêmement froid et pour notre malheur, une pluie glaciale commence à s'abattre sur nous.

Deux jours sont passés et nous décidons de marcher en direction d'un plateau. Une fois que nous serons là-haut, nous espérons apercevoir les positions des Russes. Nous progressons en longeant la lisière d'une forêt quand soudain, des tirs éclatent. Nous sommes sous le feu de l'ennemi. Vite, ne pas rester à découvert ! Nous courons nous cacher derrière les arbres. Ici, nous serons à l'abri des balles, mais il faut que nous continuions à avancer. Alors, dès que les soldats ennemis rechargent leurs armes, nous courons d'arbre en arbre. Tous les camarades, qui sont pris avec moi dans cette souricière, sont Alsaciens. Il y a un homme de Schwenheim, un de Westhouse et un autre de Lochwiller. La forêt est de moins en moins dense et les distances entre les arbres s'allongent. Chaque course entre deux troncs devient un peu plus risquée, mais il faut avancer coûte que

coûte. Si nous nous arrêtons, nous tomberons entre les mains des Russes et Dieu seul sait ce qu'il adviendra alors de nous. Arrive le moment où nous devons traverser une clairière. Le chef nous donne l'ordre de courir. L'homme de Lochwiller qui se tient près de moi, s'engage, hésite et fait soudainement volte-face pour revenir vers nous. Un coup de feu claque. L'homme s'effondre foudroyé. Son hésitation lui a été fatale. Je veux me porter à son secours, mais le chef me retient.

- « Avance, sinon tu vas te faire tuer ! me dit-il ». Puis, il ajoute :
- « Il n'y a plus rien à faire pour lui ! »

Nous avons été séparés du reste de la troupe et notre groupe ne compte plus que six soldats.

À la faveur de la nuit, nous abandonnons notre position. Dans l'obscurité, nous distinguons un village en contre-bas. À pas de loup, nous nous faufileons entre les maisons, dans l'espoir de retrouver les nôtres, mais nous déchantons vite : les Russes occupent déjà la place ! Les soldats ennemis sont à portée de voix, mais que nous soyons Russes ou Allemands, nous sommes tous tellement sales et dépenaillés que, dans la pénombre, personne ne

peut nous différencier les uns des autres. Sur-tout ne pas parler pour ne pas se faire repérer ! Avec d'infinies précautions, nous gagnons la sortie du village. Au moment où nous pensons être tirés d'affaire, une sentinelle cachée dans l'ombre nous surprend. Le soldat n'a pas le temps de réagir, nous sommes déjà sur lui. Pas question de tirer pour se faire repérer ! Nous attrapons le *moujik* par le *colback* et nous lui faisons comprendre que s'il veut rester en vie, il doit se taire et nous laisser filer. Le Russe désarmé acquiesce en hochant la tête et nous détaillons aussitôt. Nous traversons un ruisseau dans le noir. Nous sommes gelés et exténués. Nous courons le plus vite possible, mais déjà nous entendons des tirs derrière nous. Il faut que nous nous séparions. Si nous restons tous les six ensemble, nous serons vite repérés, alors nous décidons de nous cacher deux par deux. En agissant ainsi, nous nous protégeons mutuellement et si l'un d'entre nous s'endort, son ange gardien le gardera éveillé à grands coups de poing dans les côtes.

Plus tard dans la nuit, nous reprenons notre marche. La pluie tombe sans discontinuer. Je suis trempé jusqu'aux os et je n'ai plus un poil de sec. Je ne sais même plus depuis combien de temps je suis arrivé en Russie, d'ailleurs je ne sais plus grand-chose. Je suis déboussolé. Je me contente de suivre le mouvement, d'obéir

et d'aller là où l'on me dit d'aller. J'interroge mon binôme. Pour toute réponse, il me dit qu'il faut marcher, encore et toujours, marcher pour se sécher et se réchauffer et que tout le reste, il ne faut pas y penser. Nous avons réussi à conserver une lampe à pétrole. Nous pourrions l'allumer pour voir où nous mettons les pieds, mais allumer un feu c'est prendre le risque de se faire repérer. Le chef nous ordonne de nous disperser. Il nous dit que si nous tombons dans un guet-apens, une seule grenade ennemie pourrait nous anéantir. Nous sommes à bout de force et nous décidons malgré tout de rester tous ensemble pour nous reconforter et nous soutenir les uns les autres.

- - - - -

La guerre n'en finit pas. Les Russes nous attaquent régulièrement. Un soir, une escarmouche éclate. Une grenade me tombe dessus. Instinctivement, je l'attrape et je la relance vers l'assaillant avant qu'elle n'explose. Ouf, je l'ai échappé belle. Je n'ai pas le temps de me réjouir qu'une autre grenade s'abat sur le sol. Je me plaque à terre. La déflagration me secoue violemment. Je suis indemne, mais je sens mon visage qui me brûle et j'ai mal aux yeux. Du

sang coule sur ma joue. En palpant mon visage, je réalise que j'ai reçu des éclats au coin de l'œil. Il faut que je quitte ma position et que je file me faire soigner. Je me relève et je cours vers nos lignes arrière. Je traverse un verger enneigé. À demi-adossé au tronc d'un arbre, j'aperçois l'un de mes camarades qui geint. Lui aussi a été blessé par une grenade. L'engin explosif lui a arraché un bras. Je me fais soigner. Juste le temps de reprendre mes esprits et le chef me dit de retourner au front.

Les Russes avancent toujours. Rien ni personne ne semble être capable de les arrêter. Nous reculons sans cesse et jour après jour, nous perdons du terrain. Nous prenons position pour faire front à l'ennemi, mais leur nombre et leur puissance de feu nous obligent à déguerpir au bout de quelques heures ou de quelques jours. La peur au ventre, nous traversons des plaines lugubres qui semblent s'étendre à l'infini. Le froid, la neige et le vent glacé sont nos uniques compagnons d'infortune. Sur les routes et dans les champs enneigés, nous découvrons des cadavres de soldats et de civils figés par le froid. Le gel a saisi ces hommes dans la position où la mort les a frappés. La terre est si profondément gelée qu'il est impossible de se faire un abri en y creusant un trou. Alors, quand les Russes nous accordent un moment de répit, nous combattons le froid et les

assauts glacés du vent en nous couchant sous les cadavres raidis qui gisent à même le sol. La mort, dans toute son horreur, nous est devenue indifférente.

Nous empruntons des chemins où la couche de neige atteint parfois cinquante centimètres et quand le vent a chassé la neige, nous dérapons sur des étendues de glace. Sur notre chemin, nous découvrons une meule de foin haute comme une maison. Accompagné de deux copains, je me fais un nid douillet dans le fourrage. Dormir, dormir au chaud, quelle aubaine ! Je me roule en boule dans la paille et, au moment où je suis sur le point de m'endormir, une horrible idée me traverse l'esprit. Et si la paille prend feu, personne ne viendra nous sauver ! Je me redresse et j'interpelle mes compagnons. Peine perdue, ils ronflent déjà. Je m'effondre à mon tour. Des camarades nous tirent de notre sommeil. Ils ont trouvé, je ne sais pas comment, du café et de la vodka. Nous buvons pendant deux heures et au moment de me lever, je tiens à peine sur mes jambes. Je ne pensais pas que l'alcool me ferait un tel effet !

-----

Noël 1943. Nos familles nous ont envoyé du courrier et des colis. Il ne faut pas faire de jaloux et tous les colis sont consignés jusqu'au jour de Noël. Le 25 décembre, les colis sont ouverts et leur contenu est renversé par terre. Quand arrive l'ordre d'aller se servir, c'est une cohue indescriptible. Nous sommes comme des cochons à qui l'on jette de la nourriture. Le café, le lard, le chocolat, les petits gâteaux, tout est mélangé, piétiné. Ce que je parviens à grappiller, je le fourre dans mon sac à dos et dans la capuche de mon manteau. Quand la curée est terminée, je me mets à l'écart des autres et je dévore tout ce j'ai pu attraper. Nous vivons dans l'urgence. Ce que je tiens, pourrais-je encore le manger dans une demi-heure ? Sur le front, on apprend à ne pas s'encombrer. Celui qui garde quelque chose sur lui devra le transporter !

Mars 1944. La bataille fait rage. J'ai été blessé à la jambe. Le Russe qui m'a touché est à vingt-cinq mètres de moi. Je le vois qui tire dans notre direction. De droite et de gauche, j'aperçois les corps inertes de jeunes soldats. Il n'y a rien que je puisse faire pour les aider ou les secourir. À côté de moi, un copain a été grièvement blessé. Je veux l'aider malgré ma propre blessure, mais il me dit de courir, de partir tant que je suis encore entier. Je me relève et je file aussi vite que je le peux. Je saute dans un buisson et je me retrouve nez-à-nez avec un

Russe. Il m'agrippe par l'épaule et me crie « Bannis, bannis » ce qui veut dire : « Reste là, à l'intérieur ». Dans un sursaut, je me dégage de son emprise et je cavale en zigzag pour échapper aux tirs croisés des Russes et des Allemands. Ma cuisse est en sang. Des cailloux restent collés à ma jambe de pantalon sanguinolente. Je parviens – je ne sais pas comment –, à rattraper mon groupe, enfin ce qu'il en reste. Ils ne sont plus que deux. Je leur crie que je suis blessé. Mes deux camarades me confectionnent un bandage rudimentaire.

Jusqu'à maintenant, j'ai eu une chance inouïe. Les balles sont souvent passées très près de moi sans jamais m'atteindre, alors que bien souvent les nouveaux arrivés sur le front sont blessés au bout de deux ou trois jours. Je suis l'un des plus anciens de mon groupe et grâce à Dieu, c'est ma première blessure sérieuse. Nous repartons, mais rapidement je ne parviens plus à marcher. Ma jambe ne me soutient plus, alors mes camarades d'infortune me saisissent chacun par un bras et je m'agrippe à leurs épaules. Nous gravissons une colline avec difficulté. Je sais que je suis un poids mort pour mes compagnons. Je leur dis de me laisser là et de continuer leur route sans moi. Seul, je tente de reprendre ma progression en rampant sur les avant-bras. Je le fais par fierté et aussi parce que je veux que mes deux camarades avancent et

sauvent leur peau. Ils me distancent et bientôt, ils sont hors de vue. Je me traîne, tant bien que mal, dans l'herbe et la boue, quand j'entends une cavalcade venir vers moi. À la force des bras, je tente de me cacher dans une haie, mais trop tard, les cavaliers sont sur moi. Ils se précipitent et me tirent hors de ma cachette. Par chance, ce sont des Allemands. Ils me demandent pourquoi je me cache. Je leur dis que je suis blessé et je leur montre ma jambe. Dans le groupe, se trouve un médecin. Il m'examine. Il retire mon bandage de fortune et le sang jaillit.